

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

T. LOUA

Les décès du premier âge

Journal de la société statistique de Paris, tome 22 (1881), p. 121-125

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1881__22_121_0

© Société de statistique de Paris, 1881, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

IV.

LES DÉCÈS DU PREMIER ÂGE.

L'attention de nos lecteurs a été souvent appelée sur le faible accroissement de la population de notre pays, et depuis le fameux cri d'alarme de M. Léonce de Lavergne, le public s'en est ému, sans qu'on puisse cependant apercevoir l'apparence d'une amélioration quelconque dans notre fécondité. Les causes de ce phénomène sont trop profondes, en effet, pour que la volonté humaine puisse entrer en action : elle le pourrait peut-être en poussant les générations au mariage ; mais, comme beaucoup d'autres, cette institution fondamentale de la société semble être, sinon en péril, du moins en état de crise. Le mal s'aggrave tous les jours, et il faudrait une véritable révolution morale pour en enrayer les effets.

S'il est vraiment démontré que, dans l'état actuel des choses, la fécondité de notre population ne peut s'accroître et qu'elle tend à l'état stationnaire, un autre point du problème nous paraît devoir être résolu par les mesures préservatrices de l'hygiène et de la législation. Si nous ne pouvons pas faire assez d'enfants pour maintenir notre nation à la place qu'elle ne devrait pas cesser d'occuper, nous pouvons du moins en sauver un grand nombre, et les amener à l'âge de la virilité.

Dans le cours de cette étude, on verra qu'actuellement, sur 950,840 enfants qui naissent vivants, il en meurt 156,220 dans la première année de l'existence : c'est 16.43 p. 100 ; mais dans certains départements, ce rapport descend jusqu'à 10 p. 100. De sorte que si, ce qui n'est pas impossible, on atteignait, pour la généralité des départements, ce taux réduit, on gagnerait par ce fait seul au moins 60,000 enfants ; et, comme sur 100 enfants, il en reste 65 à 20 ans, notre population adulte s'accroîtrait chaque année de 39,000, et à la fin d'une génération, de $39,000 \times 33$, c'est-à-dire de plus d'un million, ce qui nous permettrait de ranger sous les drapeaux au moins 400,000 hommes de plus.

On voit que ce problème n'est pas sans importance, et c'est ce que le Gouvernement semble avoir compris en multipliant les institutions destinées à protéger la première enfance. Les efforts qu'on voudra faire dans ce but ne tarderont pas à porter leurs fruits. Hâtons-nous d'ajouter qu'à cet égard des progrès sensibles ont déjà été réalisés. La mortalité du premier âge, qui était de 17.9 p. 100 dans la période 1861-1865, n'est plus, pour la période 1874-1878, qui nous touche de près, que de 16.4 p. 100. Le gain est, dans ce court laps de temps, de 15 enfants pour 1,000 naissances. Il n'y a qu'à persévérer.

Nous nous proposons d'examiner aujourd'hui les diverses conditions dans lesquelles s'effectue la mortalité du premier âge. Ces conditions varient, en effet, suivant le sexe et l'état civil des enfants. La mortalité est d'ailleurs loin d'être la même dans le cours même de l'année, car les chiffres que nous aurons à présenter, prou-

vent qu'il meurt autant d'enfants dans les deux premiers mois que dans les dix mois suivants.

Occupons-nous d'abord de la totalité des enfants morts dans le cours de la première année.

Dans le relevé officiel de ces décès, l'année est subdivisée en cinq périodes, savoir : 1^{re} la première semaine ; 2^o la seconde semaine ; 3^o la quinzaine suivante ; 4^o les 2^e, 3^e, 4^e, 5^e et 6^e mois ; 5^o les 6 derniers mois.

Il s'agit de calculer, pour chacun de ces intervalles, la mortalité correspondante, ce qui est le seul moyen d'avoir une idée précise du fait dont il s'agit. Or, dans les travaux antérieurs qui ont été entrepris sur ce sujet, soit dans les publications officielles, soit ailleurs, on s'était contenté de résultats proportionnels qui ne répondent qu'imparfaitement à la question. Il est évident, en effet, que les décès de chaque période doivent être rapportés à la population initiale, c'est-à-dire aux survivants de la période précédente ; il est nécessaire, enfin, puisque ces périodes sont inégales, de ramener la mortalité ainsi obtenue à l'unité de temps, c'est-à-dire à un jour (1).

Le tableau suivant indique la marche suivie dans ces calculs.

Total des enfants morts dans la première année (1874-1878).

PÉRIODES.	DURÉE de chaque période.	DÉCÈS de la 1 ^{re} année (nombres absolus).	SURVI- VANTS.	sur 100,000 naissances il reste :	DÉCÈS corres- pondants.	MORTA- LITÉ pour 100 sur- vivants.	MORTA- LITÉ ramenée à l'unité de temps.
—	—	—	—	—	—	—	—
	Jours.	Naissances	950,000	100,000			
1 ^{re} semaine.	7	23,071	927,769	97,573	2,247	2,427	0.3467
2 ^e semaine.	7	16,935	910,834	95,793	1,780	1,824	0.2606
La fin du 1 ^{er} mois. . .	16	20,442	890,392	93,642	2,151	2,246	0.1404
Les 5 mois suivants . .	153	58,979	841,413	87,438	6,204	6,625	0.0433
Les 6 derniers mois. .	182	36,793	794,620	83,570	3,868	4,424	0.0243
	365	156,220	Mortalité générale. .		16,430		0.0450

Le premier résultat qu'on peut tirer de ce tableau, c'est que sur 100,000 naissances il ne survit, à la fin de la première année, que 83,570 enfants, de sorte que 16,430 ont disparu. La mortalité de la première année est donc exprimée par 16.43 p. 100. Quant à la survivance moyenne, laquelle est de 100,000 — $\frac{16,430}{100}$ = 91,785, elle se place, comme on le voit, après la fin du premier mois, et bien avant la fin du cinquième mois ; en réalité, elle se trouve à la fin du second mois. On a donc eu raison de dire que les deux premiers mois sont aussi mortels à eux seuls que l'ensemble des dix mois suivants.

Si maintenant on considère la mortalité propre à chaque intervalle, on trouve que le maximum de la mortalité affecte la première semaine ; la seconde semaine offre une mortalité quelque peu inférieure ; mais ensuite la mortalité décroît avec une grande rapidité. En d'autres termes, la mortalité de la première semaine étant représentée par 1,000, celle de la seconde est de 752 ; celle de la quinzaine sui-

(1) Par sa définition même, la *mortalité* est le rapport des décès, dans un intervalle donné, à la population initiale. — Quelques auteurs mesurent ce rapport en comparant les décès à la population moyenne. Dans ce cas, on calcule approximativement cette population, en ajoutant à la population initiale la demi-somme des décès survenus dans la période observée. Mais, quel que soit le mode de calcul, on arrive aux mêmes conclusions.

vante, de 405 ; celle des cinq mois suivants, de 125, et celle des 6 derniers mois de l'année, de 70 seulement. La conclusion qui ressort de ces rapports, c'est que les moyens préservatifs dont on pourrait disposer en faveur de l'enfance ne peuvent être trop tôt appliqués. C'est dans les deux premières semaines qui suivent l'accouchement, qu'ils seraient particulièrement efficaces.

Que l'on considère la période actuelle ou toute autre période antérieure, on trouvera toujours que les garçons paient un plus fort tribut que les filles à cette mortalité prématurée.

Voici les chiffres de la période actuelle :

	MORTALITÉ JOURNALIÈRE.		ÉCHELLE proportionnelle.	
	Garçons.	Filles.	Garçons.	Filles.
1 ^{re} semaine.	0.3900	0.3628	1,000	1,000
2 ^e semaine.	0.2910	0.2428	746	669
Les 16 jours suivants	0.1518	0.1294	389	357
Les 5 mois suivants	0.0471	0.0393	121	108
Les 6 derniers mois	0.0257	0.0228	66	63
Mortalité moyenne par an.	17.77 p. 100	15.24 p. 100		
Mortalité moyenne par jour	0.0487	0.0411		

Pour les deux sexes, les rapports marchent parrallèlement, avec cette différence toutefois, que la mortalité de la seconde semaine équivaut pour les garçons aux $\frac{3}{4}$ de la mortalité de la première, tandis que pour les filles, la mortalité de la seconde semaine n'équivaut qu'aux $\frac{2}{3}$ de la première. Les filles échappent donc plus vite que les garçons aux premiers dangers qui suivent l'accouchement. C'est ce que démontrent, sous une autre forme, les rapports ci-après :

Mortalité des garçons par 100 filles.

1 ^{re} semaine	107
2 ^e semaine	120
2 ^e quinzaine.	117
Les 5 mois suivants	120
Les 6 derniers mois	113
Moyenne pour l'année.	118

Voilà des différences sensibles, mais ces différences paraîtront insignifiantes si on les rapproche de celles qui séparent les enfants légitimes des enfants naturels.

	MORTALITÉ JOURNALIÈRE.	
	Enfants légitimes.	Enfants naturels.
1 ^{re} semaine.	0.3307	0.5579
2 ^e semaine	0.2375	0.5655
Les 16 jours suivants.	0.1265	0.3297
Les 5 mois suivants	0.0403	0.0856
Les 6 derniers mois	0.0233	0.0407
Mortalité moyenne de l'année	15.42 p. 100	29.65 p. 100
Mortalité moyenne par jour	0.0423	0.0812

Ici, nous trouvons un résultat tout à fait exceptionnel : c'est que la seconde semaine est plus meurtrière pour les enfants naturels que la semaine même de l'accouchement. Et il ne faut pas croire que cette sorte d'anomalie soit propre à la période actuelle : il y a longtemps qu'on a fait cette observation. Elle reste donc

acquise à la science, mais la cause n'en pouvait être dévoilée avec autorité que par les médecins des hôpitaux qui ont des filles-mères dans leur pratique. Il nous suffit d'avoir constaté le fait. La mortalité des enfants naturels est d'ailleurs presque constamment le double de celle des enfants légitimes, comme on peut le voir par les rapport suivants :

Mortalité des enfants naturels par 100 enfants légitimes.

1 ^{re} semaine	1.68	} Moyenne, 1.92
2 ^e semaine.	2.38	
2 ^e quinzaine	2.61	
Les 5 mois suivants.	2.13	
Les 6 derniers mois.	1.75	

Ajoutons que les moindres différences ont lieu au moment de l'accouchement et dans les 6 derniers mois de l'année révolue, et les plus grandes dans les 3 semaines qui suivent la naissance.

Enfin, chose singulière et plus inexplicable encore, l'influence de la seconde semaine sur la mortalité des enfants naturels est bien plus marquée sur les filles que sur les garçons.

Enfants naturels.

	MORTALITÉ journalière.		ÉCHELLE proportionnelle.	
	Garçons.	Filles.	Garçons.	Filles.
1 ^{re} semaine	0.6064	0.5069	1,000	1,000
2 ^e semaine	0.6011	0.5291	991	1,044
Les 16 jours suivants	0.3525	0.3062	581	604
Les 5 premiers mois suivants.	0.0905	0.0806	149	155
Les 6 derniers mois.	0.0419	0.0395	69	78
Moyenne	0.0853	0.0770		

Ces points de détail, dont on ne peut nier pourtant l'intérêt, nous paraissant épuisés, revenons à la mortalité générale de la première année. Elle se résume, suivant les diverses conditions des enfants, par les rapports ci-après :

Mortalité de la première année.

Garçons	Légitimes	16.75	} 17.77
	Naturels	31.12	
Filles.	Légitimes	14.02	} 15.02
	Naturelles	28.12	
Enfants légitimes		15.42	} 16.43
Enfants naturels.		29.65	

Le rapport général n'a rien d'exorbitant, car si nous le comparons à ceux que fournissent les États de l'Europe dont nous avons pu obtenir le relevé pour la même période, nous trouvons les chiffres que voici (1) :

(1) Ces rapports sont empruntés à l'introduction de la *Statistique officielle d'Italie* (Mouvement de la population en 1879). Rome, 1880.

Décès de la première année par 100 naissances.

Wurtemberg . . .	31.9	Russie	26.9	France	16.4
Bavière	30.6	Autriche.	25.2	Angleterre.	15.2
Bade	25.9	Croatie	24.6	Belgique.	14.5
Para	22.3	—	—	—	—
Prusse	22.2	Italie	21.3	Suède.	13.9
Thuringe	21.9	Suisse.	19.3	Norvège.	10.9

On remarquera que la plupart des États allemands dépassent la moyenne. Dans la Bavière et le Wurtemberg même, près du tiers des enfants meurent dans la première année, ce qui compense et au delà la grande fécondité de ces deux États. La France, au contraire, figure avec la Belgique et l'Angleterre parmi les pays où les enfants de moins d'un an meurent dans la moindre proportion ; enfin les pays scandinaves sont, à cet égard, encore plus favorisés. Ce rapprochement ne laisse pas d'être instructif : il prouve que, s'il y a lieu de se préoccuper dans une certaine mesure du nombre plus ou moins considérable des enfants qui naissent dans certains pays, il y a lieu d'examiner aussi dans quelle mesure on parvient à les conserver.

(*Économiste français.*)

T. LOUA.